

100% PUR PORC

par Renaud Marhic



J'ai écrit un livre. Je crois que c'est très bon. D'ailleurs, j'ai recompté les adverbes et le correcteur automatique de mon traitement de texte a affiché des statistiques de lisibilité optimales.

L'histoire est simple. Elle s'intitule *Du rifiifi dans le pâté* : Marie-Jannig, une jeune charcutière de Landerneau, désespère de connaître l'amour. Quand elle rencontre Job Gourlawen, solide quinquagénaire retraité de la Royale, le coup de foudre est immédiat. (La scène se passe en plein fest noz, au son des bombardes, devant deux bolées de cidre doux.) Ensuite, le corps sans vie de Marie-Jannig est retrouvé, atrocement mutilé et, pour tout dire, cul de jatte autant que manchot. (Il y a là un moment très fort où le pauvre Job reconnaît, sur les jambes ensanglantées de la jeune femme, les bas de soie qu'il lui avait ôté le soir de leurs premiers ébats.) Maiwen, la jolie correspondante du journal Ouest-Telex, suspecte un meurtre rituel. (Un habile flash-back permet alors de constater que Marie-Jannig s'était rendue chez une voyante de la région pour y acquérir des philtres d'amour.) L'inspecteur Le Hénan, un homme droit mais sans génie, soupçonne Job dont on apprend qu'il fut jadis artiste de cirque. Son numéro était celui, fameux, de la femme coupée en morceaux. (Ce rebondissement est propice à un climat de suspicion généralisée et aux frissons.) Finalement, le quinquagénaire, fin limier, aura le dernier mot. C'est Jopig, ouvrier désosseur et amoureux éconduit, qui a fait le coup. Le Hénan quitte la police et Maiwen, repentante, accepte une invitation à dîner de Job pour le soir même.

Bien sûr, l'intrigue est aussi prétexte à faire découvrir au lecteur le monde passionnant de la charcuterie et de la salaison. (Des recherches laborieuses m'ont permis de placer certains termes techniques comme "barquettes thermo-formables" ou "boyaux manufacturés", garants de la qualité de ma documentation). Je pense que les critiques n'auront aucun mal à écrire qu'il y a là "tous les ingrédients d'un bon polar régional".

Les chapitres sont au nombre de cinq, correspondant aux gares de Morlaix, Guingamp, Saint-Brieuc, Lamballe et Rennes. Ils se composent respectivement de 39, 34, 23, 15 et 50 pages. Rien n'a été laissé au hasard. Des études approfondies ont démontré que le lecteur moyen met 50 secondes à lire une page de plus ou moins 1500 signes. Considérant ce qui précède et sachant que mon livre a pour unique vocation d'être lu dans le TGV entre Brest et Rennes – cette spécificité est suffisamment revendiquée par les auteurs de polars régionaux pour que je ne déroge pas à la règle –, j'ai tenu à ce que mes lecteurs bénéficient d'un récit structuré dans un esprit à la fois scientifique et de bon sens. A chaque fin de chapitre correspondra pour eux un arrêt, d'où la possibilité de se délasser quelques instants sur le quai, voire de satisfaire un besoin naturel. En matière de concentration et d'analyse, on reconnaît tant les effets positifs de l'oxygénéation que ceux, négatifs, de la rétention urinaire. Mon intrigue aura donc ainsi les meilleures chances d'être perçue dans toute sa croustillance. La 161^e et dernière page tournée, après 2 heures 30 de trajet, le voyageur découvrira, ravi, qu'il est arrivé en gare de Rennes.

Deux problèmes subsistent cependant.

Pour d'obscures raisons techniques qu'il serait fastidieux d'évoquer ici en détail – signalons simplement la géographie particulière du pays breton et la vétusté du ballaste –, le TGV Ouest ne peut rouler actuellement à plus de 160 km/h entre Brest et Rennes. Pour qui continue le voyage jusqu'à Paris, ce n'est d'ailleurs qu'à compter de Connné, à 20 kilomètres du Mans, que le train acquiert sa pleine vitesse, soit 300 km/h. La chose n'est pas faite pour me déranger puisque : 1/ Je ne fréquente que peu la Capitale ; 2/ Je me déplace en voiture.

Néanmoins, j'ai découvert par hasard que la SNCF, soucieuse de sa bonne image, ne l'entend pas de cette oreille. Elle compte même remédier très prochainement à la situation. Au téléphone, le Service communication s'est montré intraitable : "Grâce à la technologie "pendulaire" on devrait, dans un premier temps, gagner 25 mn entre Brest et Rennes." La conséquence de tout ceci est que mes lecteurs découvriront le meurtre atroce de Marie-Jannig avant même d'avoir atteint Morlaix, sans possibilité de décompression donc, et ainsi de suite pour chaque temps fort du roman.

Le deuxième problème est bien pire. Sous réserve du maintien de la ligne en état, il m'est apparu que mon livre ne pouvait être lu, de toute façon, que par des Bretois se rendant à Rennes, ou par des voyageurs dont, certes, le lieu de résidence ou de naissance importe peu mais qui, impérativement, doivent faire de la gare de Brest leur point de départ et de celle de Rennes leur destination.

La déontologie littéraire me pousse à l'avouer : toute lecture effectuée lors d'un déplacement en sens contraire rend la construction du récit caduque, sauf à commencer par la fin, exercice improbable s'il en est. Constat implacable : en dehors de la Cité du Ponant et, tout au plus, de sa communauté urbaine, les ventes risquent de s'en ressentir.

A la lueur de ce qui précède, mon livre ne m'apparaît plus si bon que ça. La chose, notons-le, est de peu d'importance. Sidonie vient de me quitter et j'ai décidé d'en finir avec la vie. Je décide malgré tout d'honorer les rendez-vous que j'ai obtenus de deux éditeurs. Le taxi m'attend en bas de chez moi. Je l'ai réservé pour 14h15 précises.

Le véhicule intégré, j'indique l'adresse d'une voix forte et claire – Sidonie me reproche souvent de parler à voix basse. Le trajet dure 45 mn.

A destination, le compteur affiche la somme de 91 euros. Je demande au chauffeur d'avoir la gentillesse de m'attendre. Je n'en ai pas fini avec lui.

Mon premier rendez-vous est un homme d'une soixantaine d'année, dégarni, sans doute jovial, dans le privé du moins. En affaires, il se donne des allures de tueur.

"Voyez-vous, commence-t-il, des auteurs de polars régionaux, nous n'en manquons pas. Il y a les capitaines d'industrie à la retraite. Les militaires,

aussi. Des gens qui connaissent les choses de la vie mieux que quiconque. Retenez bien ça : anecdotes et bons mots, voilà les ingrédients de la réussite. Il y a également les professeurs. Eux ne connaissent rien à la vie, mais ils écrivent sans faute, dans un style simple. Le lecteur aime ça, croyez-moi. Prenez *La Mariée des brumes sanglantes*, c'est l'un de nos plus grands succès, et vous savez pourquoi ? Parce que l'auteur est une femme ? Non ! Parce qu'elle est professeur de français..."

C'est un homme organisé. Ledit bouquin à portée de main, il m'en vente l'incipit et m'en fait lecture :

Ah ! qu'il était beau, le fils du hobereau, serti dans un costume de bonne coupe à la hauteur de sa morgue. A l'heure où le bistroquet allait fermer, en ces moments propices au rapprochement des corps, l'avait-il seulement remarqué ? Claudine la bougonne, sa face ronde et ses cheveux nattés qui faisaient la joie des marins en goguette. "Danse pour nous, la fille !" l'apostrophaien-ils, cruels comme des loups en meute. Mais Claudine n'avait d'yeux que pour Quentin de Rosmarduc, l'inaccessible... Si aujourd'hui son cœur ne pouvait s'épancher, elle le devait moins aux regards narquois des matelots qu'à ce défunt mari à qui elle n'avait eu l'heure de plaire.

"Bien le bonsoir la compagnie !" lança un attardé à qui, déjà, le maître de séant adressait de grands signes. Non, il n'était plus temps pour la ripaille. L'homme à casquette, sans doute, n'en avait cure, s'en allant déjà vers le zinc enfumé. Seul l'arrêta la vision de Claudine.

"Par Zeus, lâcha-t-il, la Mariée des brumes sanglantes !"

Il y avait bien longtemps qu'on ne l'avait appelée ainsi. Dans l'estaminet, le silence se fit.

Je dois reconnaître que le style correspond assez exactement à ce à quoi je me suis astreint me sentant, somme toute, plus proche d'un enseignant que d'un patron ou d'un bidasse. Quelque chose dans les ronds – toute saillie bannie –, coulant, sans audaces excessives. Une avalanche de rassurants lieux communs. Une enfilade d'aimables clichés. Très XIX^e, en données – à peine – corrigées des variations des mœurs. Parce que, dit-on, le suranné impressionne. Soyons obsolètes, on nous trouvera

riche. Pourquoi changer une recette centenaire ? Rappelons-nous *A la recherche du temps perdu*, quand Proust avouait avoir trouvé le goût d'écrire en soupirant d'aise devant les "expressions rares, presque archaïques" de Bergotte.

L'homme au crâne chauve reprend :

– Et vous ? Que faites-vous dans la vie ? La lettre qui accompagnait votre manuscrit ne le dit pas.

– Garçon de bureau. Mais pour être franc, Monsieur, je traverse actuellement une période assez difficile tant sur le plan professionnel que psychologique. Il y a plusieurs mois que je n'ai pas travaillé et les médecins me déconseillent toute autre activité que l'écriture. Ma compagne m'a quitté il y a une semaine déjà et j'en souffre plus que je ne peux le dire. Je vois mon psychologue mardi.

Il plisse le front. Cela n'entame en rien la satisfaction qu'est la mienne d'avoir pointé avec franchise et exactitude les carences de ma personnalité. En la matière, le dépressif manque de retenue et l'on ne saurait l'en blâmer.

– Ecoutez, fait-il, votre plume n'est pas mauvaise. Vous ne cherchez pas les complications stylistiques et votre histoire se tient. Nous allons publier votre roman. Prenez-le comme une aide dans la thérapie que vous avez entamée. Dans un premier temps, il ne sera pas question d'argent entre nous. J'estime que le tirage initial, disons 1500 exemplaires, s'autofinancera. Je vous donne 4% sur les éditions suivantes. J'en prévois trois à raison de 500 exemplaires chacune.

– Si je puis me permettre, Monsieur, pourquoi ne pas tirer d'emblée à 3000 exemplaires ?

– Pour des raisons de communication qui vous échappent, à vous autres auteurs. Les médias sont très sensibles à l'annonce d'une réédition. Pour eux, un livre que l'on réédite est un livre qui se vend, forcément. Et le public est attiré par les livres dont les médias affirment qu'ils connaissent un "joli succès de librairie". Aujourd'hui, les techniques d'impression numérique permettent des retirages à la demande. Sans frais supplémentaires. Donc, autant morceler.

Il s'arrête là-dessus la lippe un peu pendante. Je trouve ce type à la fois très franc et parfaitement dégoûtant.

– Puisque nous parlons d'auteurs, Monsieur,

comme vous le savez, ceux-ci sont souvent superstitieux et je n'échappe pas à cette règle. Pourrions-nous convenir d'une somme, je vous rassure d'emblée, toute symbolique, à signature du contrat ?

Il m'adresse un regard sans équivoque : je ne suis pas en position de négocier quoi que ce soit.

– Combien voudriez-vous, grince-t-il ?

– Heu... disons 91 euros. En liquide. Certains aléas m'ont privé de compte en banque.

Comme amusé par le caprice d'un enfant, il sort portefeuille et contrat.

Au sortir de la maison d'édition, je constate que le compteur du taxi indique maintenant 106 euros.

"C'est complètement idiot ! me dit le chauffeur. Pourquoi avez-vous tenu à ce que je vous attende ? La ville est pleine de confrères et vous n'auriez eu aucun mal à trouver une voiture à cette heure..."

Evidemment, je ne peux lui expliquer que j'ai décidé de mettre fin à mes jours. La perspective est suffisante à rendre toute considération financière oiseuse, mais elle porte aussi en elle le risque d'un réflexe altruiste – "Mon pauv' Monsieur, qu'est-ce que vous me dites-là ? – ou, pire, légaliste – "Je ne veux pas être accusé de non-assistance à personne en danger, moi !" – avec, au bout de la route, les urgences psychiatriques.

Mon deuxième rendez-vous se situe à une distance quasi-égale à celle que nous avons précédemment parcourue. Je n'éprouve donc aucune surprise devant le nouveau chiffre qui brille au compteur : 196 euros.

"Je vous demanderais de m'attendre cette fois encore", fais-je au chauffeur. Sa réponse pincée indique un net déficit de confiance. Je dois laisser en gage ma carte d'identité et descends de voiture sans qu'il n'ait rien perçu du piquant de la situation.

C'est une maison d'édition plus modeste. Le hall d'entrée est minuscule. On y est accueilli par une petite bonne femme desséchée qui vous désigne du menton un escalier riquiqui, lequel donne accès à un bureau lilliputien. L'éditeur est d'âge avancé mais de petite taille, comme il se doit.

"Ainsi donc, vous êtes ce jeune auteur dont j'ai dévoré le manuscrit... Entrez, entrez, je vous en prie."

Il sort immédiatement une bouteille de whisky. Nous trinquons.

— D'abord, les formalités, annonce-t-il faussement guilleret. L'avance sur droits : soyons réalistes, nous ne pouvons faire de folies. Combien voulez-vous ?

Je devrais lui dire que je viens de signer avec l'un de ses concurrents, que je ne me suis déplacé que par correction, pour le lui annoncer de vive-voix, mais un rapide calcul mental relatif aux nécessités du retour dicte ma réponse.

— 303 euros feraient parfaitement l'affaire, Monsieur.

— Et bien... et bien... c'est très supérieur à ce que nous consentons d'habitude, mais, soit ! Il faut savoir prendre des risques.

— Merci infiniment. Du liquide me comblerait...

Nous signons le contrat, trinquons à nouveau, et finissons nos verres. Son whisky laisse à la bouche un fort goût de fumé. Je sens poindre une légère ivresse.

— Je dois vous le dire, jeune homme, j'ai adoré ce que vous avez eu le bon goût de nous faire parvenir. Mais le travail n'est pas fini. Vous avez sculpté votre texte avec talent, reste à le ciseler avec intelligence. Il y a quelque chose qui cloche dans votre récit : ce meurtre au hachoir électrique, ça risque de choquer. Comprenez-moi. Nous vivons en des contrées bien tranquilles si l'on songe aux horreurs de la banlieue parisienne ou de la Côte d'Azur. Des saloperies comme ça chez nous, non, le lecteur ne comprendrait pas. La Bretagne n'est pas le Far West, enfin ! Que diriez-vous plutôt d'un étranglement ? Un bon vieux crime par strangulation nous éviterait tout ce sang et ne nuirait en rien à l'intrigue. Vrai ou faux ?

— La chose n'est pas faite pour me gêner, soyez-en sûr. Vous avouerai-je pourtant que j'ai quelque tendresse pour cette scène où Job découvre sur les membres tranchés de sa promise les bas qui avaient fait initialement battre son cœur...

— Et bien disons que Marie-Jannig aura succombé étranglée à l'aide de ses propres bas, voilà tout.

— Je souscris pleinement à cette proposition, Monsieur.

— Parfait ! Il y a autre chose. Le meurtrier : "Jopig", ça ne colle pas non plus. C'est un sobriquet

très couru par chez nous, mon jeune ami. Que diraient les familles concernées ? Prévoyez quelque chose de plus passe-partout, de moins breton...

— "Stanley" ?

— Vous n'y pensez pas ! Avec tous ces retraités anglais qui ont acheté des terres dans la région... Ils contribuent grandement à l'économie locale, pas question d'en flétrir l'image. Non, il faut une sonorité plus... Que diriez-vous de "Bébert" ? Voilà un nom qui n'a rien de celtique. Un vrai blaze d'assassin !

— Sûrement, Monsieur.

Son marketing ethnique m'échappe totalement. Sans doute s'en aperçoit-il. Le quart d'heure suivant, il le passe à s'abîmer en justifications techniques.

— Si l'on veut réussir, il faut s'en donner les moyens. Le "Coup de pouce des bibliophiles", vous connaissez ?

— J'en ignore tout, Monsieur.

— Alors sachez qu'il s'agit d'un prix littéraire et que vous pouvez y prétendre au titre de jeune auteur. Mais à une condition : donner de la région une image qui mette en valeur son patrimoine et ses habitants. Je vous en crois capable. Il suffit simplement que vous vous relisiez dans cette optique. Tenez, page 48, vous écrivez : "Job avala ses huîtres sans plaisir. Ni le pain bi, ni la vinaigrette aux échalotes ne vinrent égayer son triste souper tout entier marqué au sceau du souvenir de Marie-Jannig. Trois jours... Il y avait seulement trois jours qu'ils avaient partagé un succulent plateau de fruits de mer à cette même table. Il la revoyait, pleine de vie, un peu gênée aussi cette inconditionnelle de la charcuterie, mais riant de bon cœur de sa première infidélité aux boudins blancs, pâtés en croûte et autres chipolatas 100% pur porc." Il y a quelque chose de gênant dans ce passage. Les huîtres sont un plat de fêtes, pas vrai ? Elles ne peuvent donc être associées à la morosité. Encore moins à la tristesse. Et puis n'oubliez pas que nous avons publié l'année dernière *Règlement de comptes à Prat ar Coum*, qui donnait des ostréiculteurs de nos côtes une image fort positive. J'aimerais que nous restions dans cette logique.

— Je peux si vous le désirez, Monsieur, remplacer les huîtres par un plat de bigorneaux...

— Non, ce n'est pas ce à quoi je pense. Du reste,

le problème se poserait alors vis-à-vis des pêcheurs à pied. Ecoutez plutôt ça : "Job avala ses huîtres. La texture exquise des mollusques associée à la rusticité du pain bi et à l'arôme puissant de la vinaigrette aux échalotes ravivèrent aussitôt l'heureux souvenir de Marie-Jannig." Et hop ! Vous enchaînez sur le plateau de fruits de mer de l'avant-veille.

— Avec plaisir, Monsieur.

— A la bonne heure ! Je vois que nous sommes faits pour nous entendre. Si vous comprenez que vous n'êtes pas là pour indisposer ou choquer le lecteur, vous irez loin, jeune homme. Et n'écoutez surtout pas ceux qui nous reprochent d'être trop consensuels. Cet Hervé Jaouen... je le hais ! Nous accuser de donner de la Bretagne une image aseptisée, déformée... Parce que nous publions du polar, nous devrions nous vautrer dans la fange ? Et puis quoi encore ?

Je peine toujours à comprendre ses identitaires calculs littéraires. N'en laisse rien paraître. Nous nous quittons copains comme cochons.

Il ajoute : "Le personnage de Job est attachant. Si le succès est au rendez-vous, il pourra reprendre du service dans un deuxième thriller. De la même trempe, bien sûr. Que diriez-vous de faire découvrir au lecteur le monde de la danse folklorique ?"

De retour au pied de mon immeuble, le chauffeur verrouille les quatre portières avant de me désigner le compteur d'une main — 394 euros —, tandis que de l'autre il explore sa poche revolver. Parti sans un kopeck, j'ai justement sur moi la somme nécessaire à éviter un drame.

La journée se termine comme prévue. L'appartement est vide. Le mot d'adieu de Sidonie traîne encore sur la table du salon.

"Simon,

"J'ai beaucoup accepté.

"Ta haine de ma meilleure amie parce que, je te cite, "elle a de grosses fesses".

"Les chrysanthèmes que tu as cru bon d'offrir à Maman pour l'anniversaire de la mort de Papa.

"Tes silences là où il faudrait parler.

"Tes discours si souvent déplacés.

"Jamais pourtant je ne t'aurai cru capable de ça. Ton roman est la pire merde qui n'ait jamais été écrite. L'idée que l'on puisse un jour abattre des arbres pour imprimer pareil monceau d'inepties me

rend malade. Définitivement, je ne peux aimer le responsable d'un tel gâchis.

"Tu es un beau salaud.

"Je te quitte.

Sidonie"

Il se peut qu'elle ait raison. Ou tort. Je décide de laisser aux générations futures le soin de trancher la question. Un jour, c'est sûr, de jeunes thésards plancheront sur le polar régional. Pour eux j'écris ce texte. En témoignage. Les statistiques de lisibilité sont moins bonnes et les adverbes nettement plus présents que dans mon roman.

Puis je me dirige vers l'armoire à pharmacie pour y chercher les barbituriques.

